

DOSSIER

Patrimoine Chapiro  
Guatemala  
C.P. 352  
Succ. R.  
Montreal, Qub.

# Guatemala : femmes en lutte





HISTOIRE DU GUATEMALA :  
DES HOMMES ...  
ET DES FEMMES !



1880 : Naissance de l'industrie au Guatemala. A Cantel (Quiché) est fondée une importante manufacture de tissage : le travail est essentiellement effectué par les femmes et les enfants.

1911 : Avec l'apparition de l'enseignement les femmes accèdent aux postes d'institutrices dans les écoles primaires.

1915 : « Industrie Nord tropique » : la plus importante plantation de café au Guatemala : emploi 60% de femmes.

1920 à 1924 : Grand scandale provoqué par l'entrée des femmes de la bourgeoisie et des classes moyennes guatémaltèques sur le marché du travail : elles occupent des emplois dans le secrétariat, les banques, les grandes compagnies nord-américaines.

1944 : Maria Chichía, professeur, joue un rôle très important dans la mobilisation populaire contre Ubico. Elle fut arrêtée et tuée. Révolution d'octobre.  
1945 : Juan José Arevalo est élu président. Le droit de vote est accordé à tous les adultes *sauf aux femmes analphabètes*. Cela signifie alors pour un secteur des femmes une ouverture nouvelle dans la vie politique.

\*Participation dans la bureaucratie.

\*Participation syndicale.

\*L'autonomie universitaire est garantie.

\*Accès des femmes à l'université, particulièrement orientées vers les sections littéraires.

1947 : Le Code du travail prévoit l'organisation des travailleurs et établit le droit de grève. Les employées domestiques n'ont pas de sécurité sociale car le Code ne reconnaît pas leur statut de travailleur (l'entreprise doit employer un minimum de cent travailleurs).

1949 : Création de la sécurité sociale et des grands hôpitaux. Les congrégations religieuses perdent le monopole

de la santé, les sœurs sont remplacées par des femmes civiles. Demi-salaire assuré pendant la grossesse.

1950 : Jacob Arbenz est élu président avec 63% des suffrages.

1954 : 17 juin, les forces mercenaires de Castillo Armas envahissent le Guatemala depuis le Honduras ; bombardements aériens de la C.I.A., démission d'Arbenz.

1957 : Castillo Armas est assassiné par un sympathisant de droite.

1958 : Miguel Ydigoras Fuentes est « élu » président.

1960 : Les femmes représentent la main-d'œuvre essentielle d'une industrie en plein essor (notamment industrie de transformation, pharmaceutique), l'ouverture du Marché commun centro-américain (MCCA) intensifie les relations commerciales.

En 1965. Les femmes ont accès aux autres disciplines universitaires (pharmacie, biologie, etc.)

1961 : Le P.G.T. approuve une résolution d'appui à la lutte armée.

1962 : Mars-Avril, manifestations nombreuses d'étudiant(e)s et de travailleurs (ses) dans la capitale pour renverser Ydigoras. Décembre, naissance de l'organisation de guérilla « les Forces armées rebelles (FAR) ». Nora Paiz et Flora participent à sa création.

1966 : Mendez Montenegro est « élu » président ; les États-Unis augmentent leur aide militaire et financière : une campagne de contre-insurrection bien planifiée est lancée.

Mai, 28 communistes sont détenus, torturés et assassinés. Parmi eux, deux femmes, leaders importantes du mouvement étudiant : Yris Yon, Unis Campiran.

1970 : Novembre, l'État de siège est

instauré. INTENSIFICATION DE LA PARTICIPATION DES FEMMES DANS LES LUTTES POPULAIRES.

1973 : Mars-août, la participation des femmes fut primordiale dans la grève des instituteurs lancée dans tout le pays ; le gouvernement est obligé de céder aux demandes des grévistes.

1973 : (Dès 1960) Création des écoles d'assistantes sociales. De par leur stages effectués au sein de la population, les étudiantes prennent conscience de la réalité de leur peuple.

1975 : Réapparition des activités de guérilla. L'Armée de guérilla des pauvres. (EGP) apparaît officiellement.

1978 : Romeo Lucas Garcia est « élu » président. 29 mai, massacre de Panzos. Plus de 100 Indiens sont assassinés par l'armée.

1980 : Janvier, massacre de l'ambassade d'Espagne.

19 septembre, l'écrivain Aláide Foppa, 67 ans, est enlevée en plein centre de la capitale.

1982 : 9 février, création de l'URNG. Coup d'État d'Efraim Rios Montt le 23 mars. Dans son but d'anéantir le mouvement révolutionnaire, Rios Montt poursuit une politique génocide visant essentiellement les femmes, les enfants et les vieillards des communautés indiennes, obligeant les survivants à quitter leurs terres pour se réfugier au Mexique, au Honduras ou encore au Belize. Malgré les coups portés par l'armée, la lutte populaire s'intensifie.

1983 : 25 mars, disparition de l'avocate Yolanda Uriyar de Aguilar, qui défendait les droits de travailleurs.

Le 8 août, coup d'État du général Oscar Mejia Victores.



# GUATEMALA:

## FEMMES EN LUTTE



**"Le Guatemala est Indien. Comme nous sommes la majorité, nous finirons par vaincre."**

L'entrevue qui suit a été publiée dans **FEM**, une revue féministe de México, et reproduite dans **Micaela**, (Numéro 29, janvier 1982), la revue de l'Association des femmes latino-américaines en Suède.

Elle reflète la force et la vitalité d'un processus de lutte dans lequel la femme indigène est une des protagonistes principales.

Elles s'appellent Silvia et Gladys. Les deux, par des chemins différents, ont gagné leur propre indépendance, acquéri l'éducation dont elles avaient besoin, sont maîtresses de leur propres vies et pour cela même, peuvent les vivre au bénéfice de celles des autres.

Silvia a étudié. J'ignore quoi et comment, mais ses idées sont très claires et son langage révèle qu'elle a lu ; elle sait parler Quiché, même si ce n'est pas sa langue maternelle. Elle l'a appris parce qu'aujourd'hui, au Guatemala, il est nécessaire de connaître au moins une langue indigène pour pouvoir communiquer avec ceux, nombreux, qui ne parlent pas espagnol. Elle a 25 ans ; elle est mariée, et depuis toute petite elle travaille avec la résistance. Elle appartient au Comité Justice et Paix (un groupe chrétien) et au Comité d'unité paysanne (CUC).

Gladys est d'origine paysanne. Elle a 23 ans, elle est mariée et mère d'une fillette de 8 ans ("elle va à l'école et elle en sait déjà plus long que moi"). Elle appartient à la FASGUA (Fédération autonome syndicale du Guatemala) dont font partie les Ligues paysannes. Elle est la première femme à s'être affiliée à la FASGUA, alors qu'elle était encore adolescente.

### Tu n'es jamais allée à l'école, Gladys ?

"Pas un seul jour. J'ai appris à lire et à écrire avec un pasteur protestant, quand j'avais dix-huit ans. Non, je ne suis pas protestante. Je lui ai dit : "Je veux apprendre et je veux écouter, après, je déciderai. Lui ne parlait quasiment pas espagnol."

La famille de Gladys parle espagnol ; elle est en partie "ladina" (métis ou acculturée, NdlT), comme on dit au Guatemala. Mais elle se considère indigène, même en ne l'étant pas entièrement. "Nous sommes tous indiens au Guatemala, Tecun Uman a fondé ce pays. Nous sommes tous indiens."

Gladys est un curieux mélange de tradition et d'acculturation. Elle porte fièrement le "corte", la jupe que tissent et portent les femmes indigènes du Guatemala, mais depuis l'âge de 14 ans, elle se ballade en motocyclette. Elle a été éduquée par un oncle presque riche qui l'a toujours considérée comme une servante.

### Dans quelle mesure les femmes participent-elles à la lutte populaire au Guatemala ?

(Silvia) "Elles participent beaucoup. Dans le CUC peut-être davantage qu'ailleurs. La lutte contre le machisme est à l'ordre du jour entre nous, mais c'est difficile de faire accepter les concepts d'égalité, parce que le machisme existe (moins parmi les indiens que parmi les blancs). Dans le milieu indigène, c'est la femme le véritable soutien économique, le chef de famille ; elle maintient la culture (malgré 500 ans d'occupation) et c'est pour tout cela qu'il a été possible qu'en peu de temps, la femme en vienne à assumer un rôle de premier plan. Les femmes osent maintenant parler en public. Dans les assemblées, ce sont presque toujours elles qui se dirigent aux paysans de l'assistance, dans leur propre langue. Et tout le monde comprend que les femmes travaillent autant que les hommes et sont exploitées autant que les hommes.

Les indigènes ont changé plus rapidement que les femmes de la classe moyenne ; les paysannes plus vite que les citadines. Elles sont passées d'un état d'oppression séculaire à une étape très avancée."

### Pourquoi ?

(Silvia) "Parce que ce sont elles qui souffrent le plus de l'oppression et de la violence. L'armée fait irruption de nuit dans les villages du Quiché, capture les hommes, réunit les femmes sur la place et devant les maris, les pères et les frères, elles sont violées par les soldats. Ils ont violé des fillettes, des femmes enceintes et même une dame de 80 ans...Beaucoup de fillettes sont mortes suite à ces viols collectifs. Il n'y a pas de médecins pour les soigner. Et la menace de viol est tellement permanente, tellement présente que les camarades du Quiché qui sont morts à l'Ambassade d'Espagne en janvier 1980 revendiquaient, entre autres, des pilules contraceptives ; pas parce qu'ils ne voulaient pas d'enfants, mais bien pour sauver leurs femmes des grossesses résultant des viols."

Gladys écoute, les yeux grand ouverts. On dirait qu'elle



accorde plus d'autorité à sa compagne. C'est Silvia qui l'incite à raconter ce qui lui est arrivé dernièrement, et qui a failli lui coûter la vie.

(Gladys) "Oui, ça fait un mois aujourd'hui. Ils m'ont attaquée vers 7 heures du soir. C'étaient ceux du commissariat militaire, parce que j'étais allée me plaindre pour l'arrestation d'un camarade. Et aussi, parce que j'étais l'amie d'une camarade qu'ils avaient tuée. Ils m'ont dit : "tu as commis un délit ; cette fille-là, on l'a tuée parce qu'elle faisait de la politique."

Ils étaient six. Ils m'ont battue et donné des coups de couteau, mais j'ai réussi à prendre le revolver d'un des soldats. Alors moi aussi j'ai commencé à les frapper et à leur donner des coups de pied ; je ne me laisse pas battre comme ça...Je suis tombée presque inconsciente quand ils m'ont vaporisé des gaz au visage. J'ai senti que les bras me tombaient, et je ne voyais plus rien. Ils m'ont jetée dans un fossé quand un groupe d'évangélistes est passé par là. Eux m'ont emmenée à l'hôpital et là un docteur m'a sauvé la vie. Je suis restée inconsciente pendant quatre jours."

**Quand est-ce que les femmes ont commencé à participer ?**

(Silvia) "Les paysannes vers 1965. C'était une étape historique, un moment d'essor de la lutte de guérilla."

**Les paysannes ont commencé à participer avant les ouvrières ?**

(Silvia) "Oui. Les femmes de l'est du pays ont commencé à appuyer la guérilla. Ensuite, en 1973, les maîtresses d'école se sont organisées pour protester contre la cherté de la vie. A un moment donné, ils ont tué l'enfant d'une de ces femmes au cours d'une manifestation.

Cette même année, les paysannes ont commencé à s'incorporer en grand nombre à la guérilla, après une période de reflux et de réorganisation."

**Elles sont fortes, les organisations de professeurs ?**

(Silvia) Plus maintenant. Elles ont de la difficulté à s'organiser, parce qu'elles ont de la misère à s'engager, à se compromettre ; elles sont très prises dans la petite bourgeoisie. Et maintenant, il y a beaucoup de prostitution dans les rangs du professorat. Une jeune fille de 18 ans obtient facilement les meilleures places, tandis que les vieilles maîtresses d'école ne trouvent rien. Une autre façon d'obtenir une place, c'est de payer 500 dollars ; mais qui dispose de 500 dollars ? C'est plus facile avec l'autre méthode. Et d'ailleurs, la même chose se passe avec les infirmières."

**Est-ce que c'est plus difficile de trouver du travail pour une femme que pour un homme ?**

(Gladys) "Nous, on nous paie moins. Nous travaillons autant et on nous paie moins bien. Dans ma région, presque tout le monde travaille sur des terres louées. Avant, les patrons des grandes plantations te donnaient un petit lot de terre pour cultiver, mais maintenant, plus rien. Nous travaillons de 6 heures du matin à 5 heures du soir, avec un quart d'heure pour manger le midi. Il n'y a ni sécurité sociale, ni assurance chômage, ni soins de santé, ni vacances, rien."

**Et le salaire ?**

Avec la grève, nous avons obtenu \$ 3,20 par jour. Enfin, \$ 3,20 pour les hommes et \$ 2,10 pour les femmes. Avant, c'était \$ 1,50 pour les hommes et \$ 1,08 pour les femmes..."

**Mais la constitution guatémaltèque dit qu'à travail égal, salaire égal...?**

(Gladys) "Ouais, elle dit ça."

**On peut donc dire que cette situation particulièrement injuste a poussé les femmes à participer à la lutte ?**

Les deux filles s'accordent pour dire que les hommes et les femmes sont exploités, et que si la femme l'est davantage, c'est avant tout la faute du système guatémaltèque. Le patron fait signer des contrats de travail mais celui qui signe ne voit pas ce qu'il signe ; on change les papiers et après, même si tu penses que tu as signé pour \$ 60., on te montre à la fin du mois qu'en réalité, tu as signé pour \$ 40.. Mais les gens n'ont guère le choix ; même si ce n'est que pour survivre, il faut bien accepter ce que le patron te donne. Les choses changent, ça oui. En février 81, pour la première fois dans l'histoire du Guatemala, une grève paysanne a paralysé durant 17 jours la production de 33 grandes plantations (cane à sucre, café, coton) et de plusieurs petites.

(Silvia) "En novembre, le CUC avait commencé une campagne pour exiger un salaire de \$ 5. par jour. Quand la grève a commencé, les femmes et les enfants ont fait des barricades sur les routes pour empêcher l'armée de passer. Bien entendu, l'armée aurait pu fusiller tout le monde, mais elle n'a pas osé. Il paraît que l'ambassadeur des Etats-unis était intervenu pour recommander la prudence, même si l'armée avait fort envie de nous tirer dessus."

**La grève avait été appuyée par d'autres organisations ?**

(Silvia) "Oui. Il y a eu un grand appui de la part du Front démocratique contre la répression ; Justice et Paix a été très solidaire et aussi le CUC, la FASGUA et toutes les organisations populaires ; tout le monde nous a envoyé des vivres. Il y a eu aussi des collectes dans les paroisses. C'était l'aide des pauvres aux pauvres."

(Gladys) "Et maintenant que plusieurs des planteurs ont accepté de payer les \$ 3,20, c'est le gouvernement qui ne veut pas les payer dans les plantations de l'Etat. Il vient de renvoyer 600 travailleurs..."

**Comment voyez-vous le futur des femmes du Guatemala ?**

(Silvia) "Avec espoir. Le peuple est de plus en plus conscient qu'il n'y a plus de demi-teintes possibles. Nous sommes en guerre. Les femmes et les hommes côte à côte. Et comme nous sommes la majorité, nous finirons par vaincre. Ce sera peut-être plus difficile qu'au Nicaragua et au Salvador ; le pire de ces pays est maintenant rendu chez nous. Une différence entre nous et ces pays-là, c'est qu'eux sont des pays métis et que le Guatemala est indien. Et aujourd'hui, la participation conjointe de l'indien et du blanc accélère certainement le triomphe. Même si ça nous coûte encore plus de sang et encore plus de souffrances."

(Gladys) "Ils ont bien pu au Vietnam..."

**Ce n'est pas dangereux pour vous deux de continuer au**



## Guatemala, surtout toi, Gladys, avec l'attentat...?

(Gladys) "Oui, c'est dangereux. Mais nous sommes tous en danger. Et je ne peux pas laisser les six ligues paysannes qui sont sous ma responsabilité. C'est moi qui les ai organisées..."

## Comment ?

(Gladys) "Tu parles aux gens, tu leur explique ce qu'est la FASGUA ; tout dépend de leurs problèmes. Quand il y a vingt paysans de décidés, ils élisent 8 représentants. Et après, la ligue va en s'agrandissant."

## Combien y a-t-il de membres dans les ligues ?

(Gladys) "Ca dépend. Dans la plus jeune, seulement 20 ; dans la plus ancienne des 6, peut-être 300."

## Hommes et femmes ?

(Gladys) "Non, les membres sont des hommes. Les femmes viennent avec eux. Nous les incitons à parler, à venir aux assemblées..."

C'est plutôt étrange de voir cette fille de 23 ans diriger 6 ligues paysannes où il n'y a pas de femmes. Elle explique que c'est comme ça que ça a commencé, qu'elle est une exception ; la première femme à être devenue membre d'une

ligue. Néanmoins, elle n'a pas de difficulté dans ses relations avec les paysans membres ; on reconnaît ce qu'elle est, ce qu'elle vaut, à quel point elle a aidé.

## Et ton mari, qu'est-ce qu'il pense de ça ?

(Gladys) "Il est d'accord. Lui aussi est membre d'une ligue ; il est secrétaire. Chacun remplit ses tâches."

## Et les enfants, qui s'en occupe ?

(Gladys) "Les deux. Il n'y a peut-être pas de femmes dans les ligues paysannes — elles commencent à peine à s'y intégrer — parce qu'il s'agit d'organisations qui existent depuis des dizaines d'années. La participation de la femme à la guérilla a été plus rapide et plus directe. Surtout chez la femme indigène ; sur certains fronts, elle constitue jusqu'à 25 p. cent des troupes.

Ces deux femmes ne représentent naturellement pas toutes les femmes du Guatemala ; mais leur témoignage suffit pour comprendre qu'elles ne sont pas des cas d'exception, et que dans cette guerre les femmes ne sont pas seulement des mères affligées, des veuves ou des victimes de viol, c'est-à-dire, des victimes passives de la situation de terreur. Les femmes sont aussi celles qui se défendent et qui défendent, celles qui se battent pour leurs intérêts et ceux des leurs, celles qui luttent pour la libération de leur peuple et pour leur propre libération.





Il y a quelques semaines, une jeune femme indienne guatémaltèque, paysanne, nous a fait part de son témoignage sur les conditions de vie de son peuple et nous a raconté la vie des femmes dans les villages. C'est donc à partir de ce témoignage, que sera abordé la question de la lutte des femmes indiennes.

Au Guatemala, dans ce petit pays d'Amérique centrale, où plus de 55% de la population est indienne et où la terreur fait rage, la lutte des femmes guatémaltèques s'inscrit dans le processus révolutionnaire, avec un cheminement différent selon que la femme soit paysanne et indienne ou ladina et citadine.

La vie de la femme indienne, dans ce pays, est depuis sa plus tendre enfance synonyme de misère, d'exploitation, de résignation et d'oppression. Aussi, quand on naît de sexe féminin, dans une famille pauvre et de surcroît dans une communauté indienne, la considération requise est bien faible.

Pour les femmes et petites filles, les journées de travail commencent toujours environ deux heures avant celles des hommes. Dès le lever, les compagnes commencent par les manipulations du maïs, nécessaires à la confection des *tortillas* (1) (bien souvent, seule nourriture de la journée), et l'allumage du feu. Après avoir passé les douze heures dans les plantations, elles clôtureront leur journée par des travaux ménagers. Dans les villages, à cela s'ajoute le tissage des *huipiles* (2), jupes, corsages, travail long et minutieux qui apportera quelque argent nécessaire à la survie. Le tissage d'un huipil représente dix-huit jours de travail, souvent le soir à l'aide d'un petit éclairage (bougies), et toute la fatigue qui pèse après d'aussi longues journées.

Avec l'essor du tourisme, les femmes ont dû produire davantage d'artisanat. La vente de ces produits, nécessaire à la survie des familles, provoque un renversement de rôle, dans la mesure où ce n'est plus toujours l'homme qui apporte la plus grosse contribution financière au sein de la cellule familiale. Le huipil sera acheté 8 dollars par l'«intermédiaire» et revendu 35 dollars au touriste. A propos de salaire, il faut savoir que celui d'un homme, aussi faible et minime soit-il, est toujours supérieur à celui d'une femme et, bien sûr, d'un enfant.

Ces femmes sont toujours mères de nombreux enfants, et la misère, la pauvreté, sont aggravées par l'alcoolisme et la violence de leur compagnon envers elles. Ce sont des problèmes qui subsistent encore, malgré la lutte et la répression. Dans le couple, la femme est toujours considérée comme un être inférieur, et doit toujours se résigner à accepter l'«autorité» de l'homme, sinon elle sera frappée et maltraitée.

Aujourd'hui, avec la répression grandissante, le rôle de la femme indienne évolue. Dans la plupart des villages, il ne reste qu'une population féminine, enfantine et de vieillards. Les hommes

sont soit partis rejoindre le rang de la guérilla ou soit enrôlés de force, par l'armée, dans les patrouilles civiles. Dans ces villages, les femmes et les enfants s'organisent et assurent l'auto-défense, afin de lutter avec leurs petits moyens contre les irrptions de l'armée, qui peut massacrer la population pendant son sommeil.

Devant toute cette violence et de telles horreurs (qui se sont amplifiées depuis l'installation de Rios Montt au pouvoir), les jeunes femmes se posent le problème du mariage et refusent d'avoir des enfants, ce qui va à l'encontre des coutumes et traditions populaires in-



diennes. Dans les couples, la contraception est ignorée et si les femmes refusent des relations sexuelles avec leurs compagnons, par crainte d'une nouvelle conception, bien souvent elles seront maltraitées, car pour l'homme, un refus est une offense, et le problème de la conception ne les préoccupe guère.

Le «célibat» et le refus de l'enfantement, devient nécessaire et fondamental pour une frange de ces femmes. Cette attitude vient du fait qu'elles ne veulent plus voir massacrés leurs enfants ou les voir mourir de faim et de maladie. Elles veulent pouvoir prendre leur place dans la lutte, aux côtés des compagnons d'une façon entière et absolue. L'indépendance qu'elles cherchent est dans le but de mieux s'y investir. Pour certaines, le fait de vouloir vivre seule, sans compa-

gnon ni enfant, a été décidé après avoir vécu trop de souffrances profondes, qu'elles ne pourraient plus supporter si, à nouveau, des êtres chers venaient à disparaître (quand on sait que mort est toujours égale à torture et violences).

Ces femmes réfléchissent, aussi, quand à l'attitude de leurs compagnons envers elles. Et de plus en plus souvent, refusent les brimades et humiliations qu'ils leur font subir. Des changements s'opèrent, donc. Évidemment, tout cela n'est pas simple et leur rapport avec les hommes, même s'ils évoluent, sont toujours dominés par ce sentiment d'infériorité qui pèse sur leurs épaules depuis des millénaires. Dans les organisations populaires et révolutionnaires, des femmes dirigeantes se sentent parfois gênées pour formuler des critiques à leurs compagnons. Et reconnaître que des femmes peuvent s'investir, autant ou plus qu'eux, dans les luttes n'est pas toujours facile à admettre.

Au Guatemala, il n'existe pas d'organisation spécifique aux femmes, et celles qui résistent face à l'opresseur, le font parce que, en tant qu'être humain, l'horreur que provoque un tel génocide est insupportable. De telles limites de violence n'ont jamais été franchies. Ces femmes luttent parce que la vie de leur peuple, leurs coutumes, leurs traditions, sont niées, bafouées. Certaines jeunes filles, qui ont été servantes à la ville, racontent comment la maîtresse de maison leur demande de quitter leurs vêtements traditionnels, pour ne pas choquer ses amis, et comment, à elles, on ne donnait que des tortillas à manger, alors que le chien avait de la viande dans sa gamelle.

La lutte de toutes ces femmes ne s'accompagne pas encore de revendications spécifiques à leurs conditions de femmes, même si un certain nombre d'entre elles le font déjà de façon ouverte. Pour les femmes, en général, ce qui est primordial est, d'abord, lutter contre le génocide, d'être le plus nombreux possible et le mieux organisé. Ce qui est prioritaire, aujourd'hui, est le renversement du régime.

Mais la participation actuelle des femmes à tous les niveaux de la lutte, pose la question de la place qu'elles auront dans la nouvelle société. Et c'est précisément dans la lutte, que des réponses commencent à être esquissées.

Notes :

- 1) Galettes de maïs, qui occupent la place du pain en Europe.
- 2) Chemisiers portés par les femmes indiennes.



Dossier



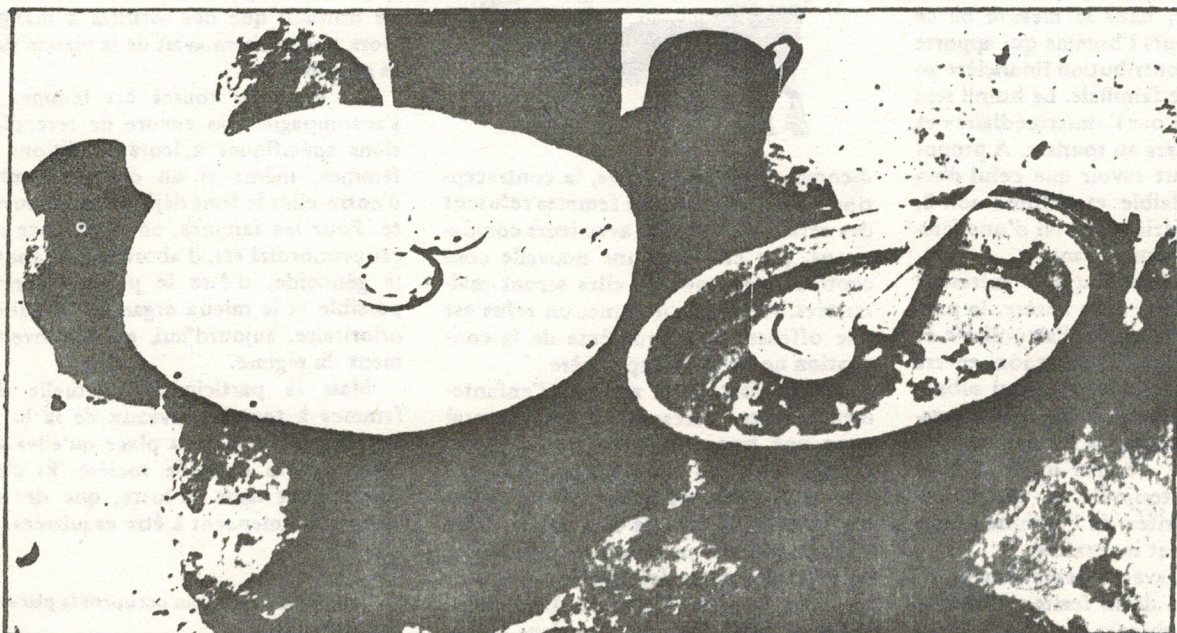
## QUAND LES TORCHONS BRULENT...

Du point de vue économique, la femme paysanne est l'élément indispensable qui permet de maintenir le processus productif dans sa participation directe à la production et à la distribution des produits. La femme représente également la base de l'unité familiale puisque c'est elle qui essentiellement pourvoit à l'éducation, à l'alimentation et aux besoins vestimentaires de la famille. Pilier important au sein des sociétés indiennes, elle maintient et transmet l'identité sociale.

Son travail domestique tient une place prépondérante. Préparer les repas signifie pour la paysanne guatémaltèque se lever à deux ou trois heures du matin et l'oblige à marcher des kilomètres durant à la quête d'eau ou de bois. Outre ses diverses tâches ménagères, effectuées dans des conditions souvent pénibles, elle participe également aux travaux agricoles et a la responsabilité de l'entretien des animaux de la maison. Ses quelques moments libres, elle les dédie à la fabrication de l'artisanat, vendu sur les marchés à des prix dérisoires.

Dès lors, la femme paysanne n'a pour ainsi dire pas eu d'enfance. Dès l'âge de 5 à 6 ans, elle seconde sa mère dans ses tâches domestiques, à l'adolescence lui revient la charge de ses petits frères et sœurs. Avec le mariage s'accroît le poids des travaux. Après la naissance de ses premiers enfants, la jeune femme âgée entre 15 et 20 ans, affronte les dures réalités de la vie paysanne : assurer la subsistance de sa famille, en tant que mère et épouse et travailler la terre. Dans un tel contexte la femme fait l'objet d'un système d'exploitation plus intense que l'homme.

Vers les années soixante, avec la pénétration du capitalisme dans les campagnes, on assiste à un phénomène important : l'essor de l'émigration des familles paysannes dépossédées de leurs terres vers la ville



Pour mieux comprendre la lutte du peuple guatémaltèque, voici les témoignages de CRISTINA et de RIGOBERTA MENCHU.



---

## CRISTINA

---

«Vers les années 1972-1973, lorsque les cours de conscientisation et d'alphabétisation ont commencé, les femmes ont commencé à participer peu à peu. En particulier avec la naissance du C.U.C., est apparue la nécessité de se battre de façon conjointe. Les femmes ont dû se responsabiliser vis-à-vis de l'éducation des enfants.

On s'est alors aperçu que c'était le système qui jusqu'à présent nous avait contraintes à vivre dans cet état de soumission face à l'homme, nous empêchant de développer nos capacités de lutte. Nous avons pris conscience que l'unique moyen d'en finir avec cette politique de domination, c'était de lutter contre ce système.

«Aujourd'hui on peut voir des femmes dirigeantes au sein des organisations révolutionnaires. Un mouve-

ment de libération de la femme au Guatemala ? Dans la situation actuelle on ne pense même pas à fonder une telle organisation ; nous pensons que la révolution reste primordiale, que cette lutte nous devons la mener ensemble, hommes et femmes, Indiens et ladinos pour accéder à la victoire.

«Je pense que notre libération, à nous, les femmes, passera d'abord par la libération de notre peuple.

«A propos de la naissance et de la contraception, pour moi, le problème au Guatemala ne se pose pas au niveau de la surpopulation mais au niveau de la surexploitation, car les richesses sont concentrées aux mains d'une minorité.

«Vers 1979-1980, je me souviens qu'il existait une clinique à Santiago

Atilan fondée par les Nord-Américains dans laquelle on distribuait des pilules contraceptives. Le gouvernement n'avait même pas jugé utile de préciser aux femmes l'usage de ces pilules. La contraception est une question qui doit se décider au sein du couple sans que le gouvernement n'ait à intervenir.

«Aujourd'hui la question est posée par la situation de guerre dans laquelle nous vivons. Nos compagnes ont alors arrêté d'avoir des enfants car que peuvent-elles faire quand arrivent les hélicoptères et que les avions bombardent les villages ? Il faut grimper les montagnes, passer les rivières, monter aux arbres. Pour ses raisons, beaucoup de nos compagnes ont choisi de ne pas avoir d'enfants».

---

## RIGOBERTA MENCHU

---

«Je m'appelle Rigoberta Menchu, je suis indienne Quiché. Mes parents étaient Vicente Menchu et Juana Tun. Nous étions 9 enfants.

«Dès l'âge de huit ans j'ai dû travailler dans les plantations de café et de coton pour aider mes parents. Ils n'ont pas pu me payer l'école. Petite, je me suis rendue compte de la lutte que menaient mes parents pour la terre. Fréquemment nous recevions des menaces d'être dépossédés de notre petite terre de l'Altiplano.

«A dix ans, je commençais à travailler avec des jeunes de mon âge, de cette manière je me suis engagée dans la même lutte que mon père, la lutte pour la terre, qui est la lutte de la communauté et était et est aujourd'hui la lutte de notre peuple.

«En 1973 mon père est entré en prison pour avoir réuni et organisé la communauté afin de défendre notre terre. Ma mère paya une caution et ils nous ont pris notre terre.

«Nous avons continué à nous organiser pour défendre nos terres des Brol et Garcia, qui encerclaient notre communauté avec leurs gardes du corps.

«Mon père a cherché un soutien auprès des syndicats.

«En 1977 les autorités l'ont incarcéré l'accusant d'être communiste.

«Les religieux, les étudiants et syndicats se mobilisèrent et nous avons réussi à sauver sa vie. En prison, il rencontra un paysan du Comité d'unité



« Cette lutte, nous devons la mener ensemble, hommes et femmes, Indiens et ladinos, pour accéder à la victoire. »



# Dossier

paysanne, le CUC ; il a recueilli les idées de la lutte et continua de travailler avec plus de force dans notre lutte, celle de nombreuses communautés et



de nombreux villages.

«La répression s'accrut dans la plupart des communautés.

«En 1979, nous sommes allés au Congrès avec ma mère, ils nous ont dit que ce n'était pas une maison pour les Indiens. Il nous ont frappés et jetés dehors.

«En janvier 1980, nous recherchions d'autres chemins pour nous faire entendre, toute cette longue histoire de dénonciation étouffée, nous devons la faire connaître. C'est pour cela

que nos compagnons, avec mon père, ont pris l'ambassade d'Espagne. La sauvagerie du gouvernement de notre pays éclata alors à la face du monde entier quand ils ont mis le feu à l'ambassade d'Espagne et que 39 personnes sont mortes, brûlées.

«Trois mois après le massacre de l'ambassade d'Espagne, ma mère fut sequestrée par quatre hommes armés, c'était le 19 avril 1980. Le jour suivant ses vêtements apparurent dans les rues d'Uspantan.

«Selon le témoignage d'un cousin qui tortura ma mère et qui surveilla

commencé à répéter les mêmes tortures, lui demandant où étaient ses enfants et d'autres personnes de la communauté. On lui disait que si elle montrait où se trouvaient les campements des guérilleros, elle aurait la vie sauve. Elle n'a rien dit. Elle niait avoir des enfants encore en vie.

«Quand elle agonisa de nouveau, ils l'emmenèrent dans un ravin à environ quinze minutes du village d'Uspantan et l'abandonnèrent dans la forêt encore vivante. Les militaires ont gardé son cadavre en permanence quatre mois, et n'ont laissé personne approcher.

«Nous devons chercher des forces pour vivre et sauver notre vie. Nous avons perdu contact mes deux sœurs et moi au moment de la séquestration de ma mère. Aujourd'hui, j'ai espoir qu'elles soient encore en vie.

«L'année dernière, en février, ont été massacrés les cinquante derniers membres de ma communauté Chimel ; et là, il y avait ma belle-sœur et ses petits enfants.

«Au Guatemala, la répression s'est généralisée dans toutes les régions du pays. J'ai rencontré des hommes, des femmes, des enfants survivants de leurs communautés et qui m'ont raconté la situation terrible dans laquelle la plupart d'entre eux avait vécu.

«Je pourrais rester des heures entières à parler de la situation de génocide livré contre mon peuple.

«Il est clair pour moi que l'armée ne va pas changer, même en mettant un autre général au gouvernement, car ce sont toujours les mêmes, ceux qui massacrent et torturent mon peuple».

son cadavre pendant quatre mois dans la forêt, elle a été torturée pendant douze jours. Les militaires lui ont mis l'uniforme de l'armée, elle a été violée, lui ont arraché les ongles, lui ont découpé différentes parties du corps et l'ont mis dans un puits où étaient déjà entassés les corps d'autres torturés.

«Quand ma mère commença à agoniser, un officier de l'armée ordonna aux médecins qu'on lui fasse des injections de sérum. Trois jours après, quand elle eut un peu récupéré, ils ont

## FEMME INDIENNE

*De tes mains sort la tortilla qui alimente nos vies. De tes mains sort une grande part de la richesse et des beautés du Guatemala.*

*De ton cœur jaillit l'amour qui fait vivre tous les hommes, les enfants, les jeunes et les vieillards.*

*De ton ventre sort le futur véritable de notre patrie.*

*Tu as toujours été exploitée et discriminée. Ils ne te laissent pas aller à l'école. Ils pensent que tu ne peux servir la lutte. L'armée séquestre, torture et assassine tes enfants et ton époux. Frappe les mères et leurs filles.*

*Aujourd'hui tu es présente dans les luttes qui ont fleuri dans tout le pays. Avec tes enfants sur le dos. De tes lèvres silencieuses sortent les cris de notre lutte.*

CUC  
(Comité d'Unité Paysanne)

## MUJER INDIGENA

*De tus manos sale la tortilla que alimenta nuestras vidas.*

*De tus manos sale gran parte de la riqueza y belleza de Guatemala.*

*De tu corazón sale el cariño que necesitamos todos los hombres niños, juvenes y ancianos.*

*De tu vientre sale el verdadero futuro de nuestra patria.*

*Siempre has sido explotada y discriminada. No te dejan ir a la escuela. Piensan que no servís para la lucha. El ejército secuestra, tortura y asesina a tus hijos y esposos. Golpea a madres e hijas.*

*Hoy estas presente en las luchas regadas por todo el país. Con tus hijos a la espalda. De tus labios silenciosos salen gritos de lucha.*

CUC  
(Comite de Unidad Campesina)





Bien avant l'apparition de l'industrie, le travail de l'artisanat, effectué principalement par les femmes, dans la plus pure tradition préhispanique, constituait un élément important de l'économie guatémaltèque.

De même, les femmes d'extraction paysanne et indienne, caractérisant l'essentiel de la main d'œuvre féminine, ont contribué fortement au développement économique dès les premiers balbutiements de l'industrie au Guatemala.

## DE LA « MUCHACHA »... AU RESPECT.

Avant les années cinquante, la majeure partie des femmes paysannes, produits de l'exode rural, travaillaient comme employés domestiques chez les particuliers ou comme employées de service dans les usines et les institutions publiques. La majorité des employées de maison sont des femmes d'origine indienne, lesquelles se verront alors obligées d'abandonner leurs vêtements traditionnels comme un fait supplémentaire de la politique de domination, raciste du pays. Beaucoup sont sujettes aux harcèlements sexuels: il n'est pas rare que les fils de famille aient fait leurs « premières armes » de gré ou de force sur la « muchacha » de la famille.

La loi limite leurs horaires de travail à quatorze heures par jour mais dans la pratique, elles sont souvent plus longues...

A leur arrivée en ville, la plupart d'entre elles seront destinées à grossir l'armée de réserve en assurant de multiples petits travaux de subsistance tels que vendeuses de journaux, blanchisseuses, etc. Les plus favorisées obtiennent parfois un poste fixe sur les marchés (les « locatarías ») soumis à de lourdes taxes et sévèrement contrôlés par les autorités municipales : les « locatarías » constituent aussi une importante force de protestations politiques manipulées par le gouvernement qui a fait d'elles l'expression populaire la plus représentative « des secteurs défavorisés du pays ».

Autre type de travail caractérisant l'exploitation dans laquelle sont maintenues les femmes à la ville : les employées de magasin. Les horaires de travail varient selon la fantaisie des patrons entre dix à douze heures par jour ; bien souvent les femmes sont tenues à venir travailler le dimanche après-midi et ne disposent que d'une demi-heure de repas par jour, tout cela pour un salaire dérisoire.

Vers 1920, une couturière ne percevait que 1,5 peso par veste et pantalon, vendus dans le commerce 60 et 50 pesos ! Au début du siècle, les femmes auxquelles on reconnaissait une certaine dextérité manuelle, fournissant une main d'œuvre bon marché, étaient employées dans l'industrie textile, la confection et l'alimentation.

Dans les années soixante, lors de la constitution du Marché commun centro-américain (MCCA), l'industrie



### YOLANDA URIZAR V. DE AGUILAR

*Yolanda est une femme qui a mis ses connaissances juridiques au service de la lutte de son peuple. Quelques données nous illustrent son engagement :*

— Avec d'autres étudiantes en droit, elles ont créé la COJUCO (Bureau de conseil juridique ouvrier et paysan).

— Elle devient par la suite membre de l'École d'orientation syndicale où elle a transmis ses connaissances aux travailleurs.

— Elle a intégré le Département juridique de la Centrale nationale des travailleurs (CNT).

— Ceux qui massacrent le peuple guatémaltèque ont tenté d'arrê-

ter la lutte de Yolanda en tuant son mari et son enfant, et en torturant sa fille âgée de seulement quinze ans. Mais peut-on arrêter ainsi la lutte d'un peuple ?

Citons Miguel Angel Albizu-  
res : « Nous savons que Yolanda affronte avec courage les sbires, mais il faut que la communauté internationale agisse, que les comités, les gouvernements démocratiques et plus particulièrement la classe ouvrière du monde entier élèvent leur voix et exigent sa libération et le respect de son intégrité physique. L'internationalisme prolétarien ne connaît pas de frontières.

« Dans les prisons lointaines du Guatemala, une femme digne, courageuse et honnête, attend la solidarité internationale... »

guatémaltèque est en plein essor. Les secteurs de l'industrie pharmaceutique, de l'électroménager prônant le travail féminin leur ouvrira de nouvelles perspectives de travail. Mais bien souvent la ville deviendra pour la femme symbole de la prostitution, de la marginalité et du chômage.

Victimes de l'exploitation et de la discrimination, certaines se sont peu à peu organisées et responsabilisées en participant activement à la vie syndicale de leur entreprise. Dans les villes, les étudiantes et les ouvrières ont été les premières à rejoindre la lutte armée.

Vers les années quatre-vingt, face à l'escalade de la répression, beaucoup de femmes sont tombées dans la lutte :

alors qu'elles distribuaient des tracts de la CNT, Florencia Xoco Charez et vingt-six autres militantes syndicalistes sont arrêtées et portées disparues.

Qu'elles soient Indiennes ou ladin, paysannes ou ouvrières, partageant les mêmes conditions de misère, les femmes guatémaltèques sont aujourd'hui réunies dans la même lutte : celle de la libération de leur peuple.

Malgré les coups sévères dus à la politique répressive du gouvernement, les difficultés à se faire entendre de leurs compagnons, elles conservent la volonté et l'espoir de trouver au sein d'une société nouvelle le chemin de la reconnaissance et du respect que déjà la révolution a entrouvert.



## ALAIDE ET LES AUTRES

**La problématique de la femme guatémaltèque ne peut se concevoir d'une façon isolée, mais doit être insérée dans la vie sociale et la réalité du pays. C'est seulement à partir de là que nous pouvons comprendre sa situation spécifique en temps qu'être plus discriminé, plus exploité et plus opprimé à l'intérieur du système.**

Au Guatemala, on ne peut pas dire qu'il existe « deux sortes » de femmes. Ces femmes, il faut les situer et les identifier par rapport aux secteurs sociaux auxquels elles appartiennent et non en tant qu'Indiennes ou ladinas. Parmi les différentes classes sociales, nous rencontrons les femmes issues des classes moyenne et bourgeoise. Ces femmes, aux conditions de vie privilégiées, représentent le faible pourcentage des femmes qui reçoivent une éducation d'enseignement primaire et secondaire. Parmi elles, une petite quantité accède à l'enseignement supérieur (on estime à environ 1 % de la population totale ceux qui accèdent à l'enseignement supérieur, les femmes représentant moins d'un tiers de ce pourcentage). Mais toutes sont victimes de la discrimination sexiste qui sévit au Guatemala.

Jusqu'au début du siècle, les femmes de ces couches sociales ne travaillaient pas. Elles avaient comme rôle principal de s'occuper du foyer et de l'éducation des enfants. Mais elles étaient aussi considérées comme « interlocuteurs » puisqu'elles participaient aux discussions politiques et culturelles dans les salons. Ces femmes, dès le début du siècle, fumaient.

En 1920-1922, certaines d'entre elles entrent sur le marché du travail et occupent des postes de secrétaire, d'institutrice, travaillent dans les banques, la Compagnie Nord-Américaine ou les grands magasins, ce qui provoque de grands scandales. Le début du siècle, pour ces femmes, marque l'accès de quelques-unes à l'université, donc à l'obtention d'un diplôme d'études supérieures. C'est ainsi qu'en 1930, après maintes difficultés, Blanca Altaure est la première femme à obtenir un diplôme, et ce en pharmacie. Entre 1920 et 1939, elles seront quatre à y parvenir et toutes dans la même branche.

Ce début de siècle fut aussi marqué par la présence des femmes dans la vie culturelle à laquelle elles participèrent en tant qu'écrivain, poète, peintre, ou comédienne de théâtre. Certaines laissèrent une empreinte indélébile telle Alaide Foppa, puisque conscientes des inégalités sociales elles participèrent aussi à la lutte contre la dictature et s'affirmèrent avec l'insurrection de 1944 qui permit une décennie de démocratie qui leur ouvrit certains droits. En 1944, au cours d'une manifestation, une institutrice, Maria Chinchilla fut tuée et devint le symbole de la lutte contre la dictature.

Cette décennie apporta de grandes améliorations sociales pour l'ensemble du peuple guatémaltèque et plus de possibilités pour les femmes. Parmi ces nouveaux droits, celui qui diminua le chemin de la discrimination : l'égalité civique. On note aussi le

reapparition des droits syndicaux, supprimés en 1932, la sécurité sociale apparaît et de grands hôpitaux sont construits où sont employées une majorité de femmes. Le Code du travail est adopté. Pendant la maternité, les femmes perçoivent la moitié de leur salaire. Les journées de travail de huit heures sont légalisées. Le développement économique du pays est réel et des emplois nouveaux sont créés, occupant beaucoup de femmes.

A partir des années soixante, les femmes entrent plus massivement à l'université, dans toutes les disciplines et commencent à y enseigner. A cette même époque, les premières insurrections éclatent, la résistance armée apparaît. Les femmes représentent 5 à 10 % de cette force. Dans les villes, les étudiantes sont les premières à rejoindre la guérilla. En 1966, la répression s'intensifie et parmi un groupe de vingt-huit disparus, deux sont des femmes, Iris Yon et Eunice Campiran, toutes deux étudiantes. En 1970, la participation des femmes représente 30 % des effectifs de la guérilla dans les villes et 50 % dans les campagnes, et nombreuses sont les femmes qui assument des responsabilités de direction et d'encadrement au sein de la guérilla. Au niveau du gouvernement, rares sont les femmes qui occupent des postes de ministre ou de députée. La ségrégation continue. En 1973, une grande grève éclate dans l'Éducation publique ; les grévistes sont en majorité des femmes qui revendiquent une augmentation des salaires. Ce mouvement représente un moment important pour la lutte des masses guatémaltèques.

Aujourd'hui, ces femmes de plus en plus nombreuses à étudier, militent dans les syndicats et les partis politiques. De plus en plus nombreuses, elles s'incorporent à la lutte armée. De plus en plus, les hommes en lutte les reconnaissent comme des combat-

tantes à part entière, des êtres qui savent se battre et en qui ils peuvent avoir confiance. Avec la lutte qui est menée dans le pays, chacun et chacune joue un rôle déterminant contre l'opresseur quelle que soit son origine sociale. Dans la lutte, chacun et chacune gagne le respect de l'autre.



Une perle, puis une perle, puis une autre perle...

### ALAIDE FOPPA

*Le 19 décembre 1980, l'écrivain Alaide Foppa est enlevée au Guatemala par les forces gouvernementales alors qu'elle rendait visite à sa mère. Depuis, aucun nouveau...*

*Après avoir fait des études de Philosophie et de Lettres en Belgique, elle a obtenu son doctorat en Italie. Depuis 1954, elle vivait en exil au Mexique avec sa famille. Alaide fit une brillante carrière comme professeur à l'Université nationale autonome de Mexico ou elle assurait, entre autres, la chaire du cours de « sociologie*

*de la femme », premier cours sur ce sujet dans une université d'Amérique latine.*

*Attrée par le féminisme, elle anime une émission radio, « Forum de la femme », à partir de 1972, dont elle prépara plus de quatre cents émissions. Elle fut aussi fondatrice de la revue « FEM », première en date des publications féministes d'Amérique latine.*

*S'intéressant à la lutte pour les droits de l'homme, elle devint membre d'Amnesty International, fonda avec d'autres femmes le Regroupement international des femmes unies contre la répression au Guatemala (AIMUR) et participa aux activités de l'opposition guatémaltèque en exil.*